

Abba Eban

Mon Peuple.

Référence : 15987

Buchet / Chastel - 1970 - Grand et pondéreux ouvrage au format in-8, br., 374 pages, 65 ill en noir, l'ensemble est un peu fané et en bon état.

Commentaire : Abba Eban est né au Cap, en Afrique du Sud, le 2 février 1915, fils d'Abraham Meir Solomon, originaire de Lituanie. Emmené en Angleterre lorsqu'il était enfant, il étudia dans deux écoles de Southwark, où il excella en lettres classiques et en anglais. À l'âge de 14 ans, il participe d'une manière si étonnante à un débat au lycée qu'il laisse ses professeurs perplexes. Le directeur de l'école l'a félicité pour la manière dont il a organisé et présenté ses réflexions, mais il a fait venir sa mère et lui a dit que le jeune homme avait été malhonnête dans le débat car il n'avait pas énuméré les recherches et les sources utilisées. Il était impossible, selon le réalisateur, qu'une personne de seulement 14 ans puisse formuler seule des arguments aussi brillants. La mère d'Eban a interpellé la femme et lui a suggéré de programmer un autre débat dans les plus brefs délais, sans même que son fils sache de quel sujet il s'agirait. À peine dit que c'était fait. Une fois de plus, la participation du jeune juif fut exceptionnelle et le réalisateur présenta ses excuses auprès de sa mère. Elle travaille au bureau de l'Agence juive à Londres, sous la direction de Chaim Weizmann, qui, un jour de 1917, lui demande de traduire la Déclaration Balfour en russe et en français. Le document signé par le Chancelier britannique disait que « Sa Majesté considérait avec faveur l'établissement d'un foyer national pour les Juifs dans ce qui était alors la Palestine ». Dans ses mémoires, Eban a noté que traduire un document peut paraître trivial, mais que la tâche accomplie par sa mère est restée à jamais gravée dans la mémoire de la famille, « et a permis au sionisme de conquérir mon monde intérieur ». Ce débateur précoce a complété sa carrière scolaire et universitaire par des bourses pour lesquelles il a concouru et a toujours gagné. En plus des études conventionnelles, chaque week-end, il suivait des cours de judaïsme et de langue hébraïque auprès de son grand-père maternel, Eliahu Sacks. En 1930, il s'inscrit au Queen's College de l'Université de Cambridge, où, au cours de ses études, il se spécialise dans la littérature et les langues du Moyen-Orient. Sept ans plus tard, il assistait au Congrès sioniste mondial tenu à Zurich. Il n'avait que 22 ans, c'est pourquoi il ne pouvait voter sur aucune résolution, car seuls les votes des plus de 24 ans étaient valables. Lors de ce congrès fut abordée la question d'une éventuelle partition de ce qui était alors la Palestine, thèse ardemment défendue par Weizmann et Ben Gourion, qui n'étaient pas toujours d'accord. Il a noté : « C'était ma première expérience dans une controverse sioniste de haut niveau. » L'année suivante, la publication Cambridge Review retranscrit un débat qui s'y tient, qui se lit comme suit : « M. AS Eban a proposé que la Chambre des communes condamne le gouvernement Chamberlain pour son échec effectif à défendre les intérêts du pays et pour son incapacité à préserver l'indépendance du pays de Tchécoslovaquie. » Au cours de ses années universitaires, Eban s'est constamment opposé à l'Allemagne nazie qui, selon lui, déclencherait une guerre en Europe. Faisant référence à Goebbels, il a déclaré dans l'un de ses discours : « Chaque fois que cet homme ouvre la bouche, il soustrait une partie de la somme des connaissances humaines. » Déjà acclamé pour son discours remarquable, il écrit dans ses mémoires : « La capacité de motiver et d'émouvoir le public et les individus est la capacité humaine la plus puissante. C'est dans mes études d'hébreu que je me suis laissé captiver par différents modèles d'éloquence oratoire, comme par exemple les prophéties d'Isaïe, formulées sous forme de déclarations publiques. En même temps, j'ai regardé les discours de Cicéron et de Démosthène, qui sont mémorables. Son objectif était d'amener les auditeurs à de nouveaux niveaux de réaction et de comportement sans prendre en compte les considérations esthétiques. En 1939, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclata, Eban part travailler avec Chaim Weizmann au bureau de l'Organisation sioniste mondiale à Londres. À cette époque, Weizmann était un biochimiste qui travaillait dans sa spécialité depuis huit ans à Manchester. Il occupait une position relativement modeste dans la hiérarchie du mouvement sioniste qui, comme le notait Eban, « était constitué à 2 % de fantasme et à 98 % de réalité ». Cependant, Weizmann adhérait de manière obsessionnelle au contenu de la Déclaration Balfour et possédait une

capacité de persuasion extraordinaire. Lorsque sa contribution à l'effort de guerre anglais prit de l'importance en créant un nouveau type d'explosif à base d'acétone, Weizmann accéda aux plus hautes sphères du pouvoir britannique. Eban a écrit : « Depuis mon poste d'observation de bureau, j'ai vu que Weizmann n'était pas seulement une figure centrale de la vie juive ; elle faisait partie intégrante de la scène diplomatique internationale. J'ai été témoin de la façon dont les chefs d'État l'ont traité avec respect et les ministres avec une grande courtoisie. Le travail réalisé par Abba Eban a attiré l'attention de Winston Churchill, qui l'a appelé à servir dans les services de renseignement britanniques. Il fut affecté à une mission en Égypte, avec pour mission de découvrir comment les pays arabes pourraient s'allier avec le Royaume-Uni dans la guerre qui commençait. À propos de son séjour en Égypte, Eban écrit : « En 1942, lorsque je suis arrivé au Caire, j'ai pu constater quel était réellement le danger nazi parce que les troupes de Rommel étaient à un pas de nous. » La même année, Eban est transféré au quartier général allié à Jérusalem, en tant qu'officier de liaison avec la population juive, en même temps qu'il participe à la formation de la Brigade juive qui combattrait le nazisme sous le drapeau britannique. Il était également chargé de former des volontaires pour résister à une éventuelle invasion allemande de ce qui était alors la Palestine. Cette initiative est devenue inutile après la défaite de Rommel à El Alamein, mais elle a donné de bons résultats. Ceux qui avaient reçu une formation militaire rejoignirent plus tard la Haganah, l'armée juive clandestine de ce qui était alors la Palestine, qui combattit d'abord contre les dirigeants britanniques, puis lors de la guerre d'indépendance d'Israël. À Jérusalem, Eban s'approche de Moshe Shertok (plus tard Sharett), un ami de sa famille et qui deviendra Premier ministre d'Israël, « un homme doté d'une combinaison impressionnante d'énergie intellectuelle et d'un sens moral raffiné ». Toujours à propos de Sharett, Eban écrit : « Il n'avait pas le charisme de Weizmann ni le pouvoir de décision qui caractérisait Ben Gourion. Cependant, plus que Ben Gourion, il savait évaluer les implications morales, les conséquences immédiates de toute décision et leurs conséquences. C'était avant tout une personne d'une fidélité dévouée à la raison. C'est au cours de longues conversations avec Sharett qu'Eban conclut qu'il n'y aurait aucune possibilité de parvenir à un accord avec les Arabes. Il devint convaincu que, contrairement à la pensée des premiers sionistes, les masses arabes pauvres ne se souciaient pas des éventuels avantages économiques résultant de l'immigration juive vers ce qui était alors la Palestine. À cet égard, il écrit : « L'idée selon laquelle une nation échangerait volontiers son indépendance contre des avantages économiques était une illusion typiquement colonialiste. » Lorsque la menace d'invasion nazie s'est estompée, Abba Eban a été renvoyé au Caire, où il a rencontré la femme qu'il allait épouser, Shoshana Ambache, ou Suzy, la fille d'un marchand juif qui avait quitté la Palestine. Sa sœur, Aura, a épousé Chaim Herzog, qui était l'ambassadeur d'Israël auprès des Nations Unies et le sixième président du pays. Les Ebans ont eu deux enfants, Eli, un musicien qui vit aujourd'hui aux États-Unis, et Gila. Dans sa famille et par ses amis les plus proches, il s'appelait toujours Aubrey, jamais Abba. Après la guerre, le jeune couple s'installe à Jérusalem, où il commence à enseigner dans un centre d'études arabes. Bien qu'il soit encore officier britannique, il commence à écrire des articles non signés pour le journal Palestine Post, dénonçant la politique anglaise visant à empêcher l'immigration des survivants juifs de l'Holocauste. Les dirigeants sionistes ont fait pression sur Eban pour qu'il s'engage pleinement dans le mouvement, mais il a continué à préférer une carrière universitaire. En 1946, les Britanniques arrêtaient, dans une action sans précédent, l'ensemble des dirigeants sionistes à Latroun, d'où Sharett réussit à lui envoyer une note courte et éloquent : « Naked ? », une expression yiddish signifiant « et alors ? Eban a également répondu le plus brièvement possible : « Oui ». Il a démissionné de l'armée anglaise et est devenu membre de la direction de l'Agence juive pour ce qui était alors la Palestine. À ce titre, il commence à préparer l'argumentaire qui serait présenté aux Nations Unies en faveur de la partition de ce qui était alors la Palestine et, l'année suivante, il rejoint la délégation juive à l'Assemblée générale des Nations Unies. J'ai déjà longuement écrit sur la participation extraordinaire d'Abba Eban à ces journées historiques de novembre 1947 (Morashá, avril 2004 et décembre 2007), mais il convient de souligner la mention qu'il fait de la performance de l'homme d'État brésilien Oswaldo Aranha, président de l'Assemblée générale : « Nous avons de bons alliés. Le président de l'Assemblée, Oswaldo Aranha, du Brésil, était un homme au caractère passionné et romantique et également religieusement exalté par l'idée d'un État juif. Et plus loin : « Alors que les orateurs et le public étaient épuisés, l'ambassadeur Aranha a ravivé nos espoirs. Il a précisé que le lendemain correspondait à une fête nationale américaine, Thanksgiving Day, et qu'il ne serait pas courtois de priver les salariés américains de la célébration de leur fête. Après tout, rien n'empêcherait le vote du 29 novembre. Avant que les protestations puissent être entendues, il a dispersé l'Assemblée générale. Aranha n'a pas tardé à frapper le marteau, d'une manière que je n'ai jamais vue pareille. Mise aux voix, la partition de ce qui était alors la Palestine a été approuvée par 33 voix pour, 13 contre, dix abstentions et une absence. Ainsi est né l'embryon du futur État d'Israël. Les moments d'Abba Eban aux Nations Unies étaient glorieux. Son discours en faveur de la partition et un autre, en mai 1948, après la proclamation

de l'indépendance d'Israël, ont motivé non seulement les Juifs du monde entier, mais aussi les non-Juifs qui admiraient son discours puissant et raffiné. Ensuite, Eban a été nommé premier ambassadeur d'Israël auprès de l'ONU. Il était le plus jeune de tous les ambassadeurs, âgé de seulement 33 ans. Il a déclaré que le moment le plus émouvant de sa vie s'est produit le 11 mai 1949, lorsqu'il a hissé le drapeau israélien devant le bâtiment des Nations Unies : « Aujourd'hui encore, je sens les rainures de la corde dans mes mains. » Dans les années qui suivirent, s'exprimant sans cesse dans les forums internationaux les plus divers, Eban devint un champion invincible de la défense de la justice de la cause d'Israël : « Regardez sur la carte les pays arabes avec leurs terres fertiles sans fin, leurs immenses fleuves encore inexploités, leurs puits de puissance et de richesse de pompage de pétrole, ses multiples souverainetés et sa forte représentation internationale. Maintenant, regardez la carte d'Israël, avec ses ressources territoriales et économiques minimes. Et demandez-vous franchement : le peuple arabe doit-il faire l'objet de condoléances ou de félicitations ? Le monde leur doit-il des excuses, ou est-ce eux qui doivent au monde patience et modération ? » A l'occasion du dixième anniversaire d'Israël, en 1958, Eban est interviewé par Mike Wallace dans l'émission 60 Minutes, l'émission journalistique la plus prestigieuse de la télévision américaine. Wallace a commencé par frapper fort : « L'historien Arnold Toynbee a déclaré que les actions perverses commises par les Juifs contre les réfugiés arabes sont comparables aux crimes commis par les nazis contre les Juifs. Qu'est-ce que vous avez à dire sur cela ? » Eban a répondu : « C'est un blasphème monstrueux. Le professeur compare le massacre de nos millions d'hommes, de femmes et d'enfants aux réfugiés qui se retrouvent en détresse, il est vrai, mais sur leurs terres et dotés du don suprême de la vie. Comparer le massacre des Juifs à ces souffrances temporaires revient à déformer toute perspective historique. » Dix ans plus tard, après avoir occupé des postes ministériels et un siège au Parlement, Eban eut une série de rencontres secrètes avec le roi Hussein de Jordanie, qui lui dit généreusement qu'il était son grand admirateur. Le but d'Eban dans ces conversations, comme il l'a lui-même admis, était de passer de l'utopie à la réalité, c'est-à-dire de rechercher un canal de compréhension directe avec les ennemis d'Israël. Il a ensuite noté : « C'est Hussein, et non Sadate, qui a été le véritable pionnier du réalisme de la perception arabe d'Israël. Il était également le seul dirigeant arabe à intégrer les réfugiés dans sa société plutôt que de les laisser mourir de faim dans des camps. Cependant, il n'a jamais réussi à rendre ses concepts valables dans le contexte du monde arabe. » En 1956, lors de la guerre de Suez, au cours de laquelle Israël s'est allié à la France et à l'Angleterre pour occuper le canal de Suez, Eban était l'ambassadeur d'Israël auprès des États-Unis et des Nations Unies. Les Américains étaient furieux de ne pas avoir été informés de cette action militaire et exigeaient le retrait immédiat des troupes étrangères d'Égypte. Eban avait la tâche difficile de transformer cette victoire militaire en une victoire diplomatique équivalente. Après de nombreuses négociations avec le secrétaire d'État John Foster Dulles, il obtint de la part des Américains l'engagement suivant : si l'Égypte empêchait la navigation israélienne dans la mer Rouge, Israël aurait le droit d'attaquer pour se défendre. Neuf ans plus tard, en 1967, exactement ce que redoutait Israël s'est produit : Nasser, le dictateur égyptien, a bloqué le détroit de Tiran, empêchant les navires israéliens de traverser la mer Rouge. Selon l'accord signé avec les Américains, il s'agissait d'un authentique casus belli, d'un motif de guerre. Mais avant toute initiative militaire, Abba Eban cherchait une solution diplomatique. En France, selon ses propres mots, il a reçu une douche d'eau froide du président De Gaulle : « Avant d'échanger des plaisanteries, il a immédiatement dit : Ne faites pas la guerre ! ne faites pas la guerre ! Et il a ajouté : il faut une rencontre entre les quatre grands ! De Paris, Eban s'est rendu à Washington, où il a été reçu par le président Lyndon Johnson. Le récit de cette rencontre est réjouissant : « Il m'a demandé ce que De Gaulle avait dit. Je lui ai transmis l'idée de la rencontre entre les quatre grands. Puis Johnson a explosé : « Qui diable sont les deux autres ? La négociation la moins épineuse s'est déroulée à Londres, où le Premier ministre Harold Wilson s'est montré très courtois et lui a dit qu'il ne pouvait rien faire sans le soutien américain. Eban est retourné à Washington et finalement Johnson lui a donné le feu vert. Le 5 juin, Israël a lancé une guerre victorieuse qui ne durera que six jours. Le 6, devant le Conseil de sécurité des Nations Unies, Eban prononce l'un de ses discours les plus mémorables : « Le problème du rôle à jouer par les Nations Unies dans un conflit comme celui-ci commence à être vivement débattu. Mais il faut se poser une question qui résulte de l'expérience actuelle. Dans notre pays et dans bien d'autres, on se demande : à quoi sert la présence des Nations Unies comme parapluie si on l'enlève dès qu'il commence à pleuvoir ? Et plus loin : « Lorsque le Conseil discute de ce qui se passera après le cessez-le-feu, nous entendons différentes formules : retour à 1956, retour à 1948 et je me rends compte que nos voisins aimeraient revenir à 1947. Il s'avère que les horloges avancent, pas reculer. Je crois que c'est ainsi que se présente la question du Moyen-Orient : non pas en arrière vers la belligérance, mais en avant vers la paix ». Lorsque la guerre du Kippour éclata en 1973, Eban était à New York en tant que ministre israélien des Affaires étrangères. Des jours de négociations intenses et controversées ont suivi avec le secrétaire d'État Henry Kissinger, après quoi les

Américains ont accepté de déployer un pont aérien qui acheminerait vers Israël l'équipement militaire dont le pays avait désespérément besoin. Le 8 octobre, les troupes d'invasion syriennes étaient contenues dans le Golan et l'armée égyptienne dans le Sinaï. Ce jour-là, Eban s'exprimait devant l'Assemblée générale : « Il n'y a pas une seule personne dans cette salle, ou hors d'elle, qui ne sache au plus profond de son cœur que l'Égypte et la Syrie ont porté un coup contre l'humanité la plus vénérée. causes la cause de la paix internationale. L'attaque préméditée et non provoquée que tous deux ont lancée, le jour de Yom Kippour, contre les lignes de cessez-le-feu, restera dans l'histoire comme l'un des actes les plus odieux dont ces gouvernements soient responsables. Qu'il n'y ait aucun doute : l'Égypte et la Syrie ont profité d'une vulnérabilité physique qui fait partie d'une vocation spirituelle à laquelle le peuple juif ne renoncera jamais. » L'année suivante, à la suite de controverses internes concernant les responsabilités dans la guerre du Kippour, le gouvernement de Golda Meir tomba et Eban perdit son poste de chancelier. Pendant un certain temps, il fut professeur invité à l'Université Columbia, à New York, puis fut élu au Parlement israélien. Il a utilisé cette tribune pour critiquer l'action militaire israélienne au Liban en 1982 et, dans d'autres épisodes, il s'est affronté avec Itzhak Rabin et Shimon Peres. Cela a scellé sa trajectoire dans la politique israélienne. Aux élections suivantes, son nom a été exclu de la liste du parti travailliste. À partir des années 80, il ne reçoit plus la reconnaissance qu'il méritait, malgré tous ses titres, en Israël. Je l'ai vu, à quelques reprises, seul, calmement, sans l'entourage ni l'appareil qui l'accompagnait depuis tant d'années, acheter des publications étrangères au kiosque à journaux de l'hôtel Hilton de Tel-Aviv. Un bon nombre de lecteurs, ainsi que ses propres collègues du parti travailliste, l'ont jugé arrogant et snob, se moquant même de sa façon érudite de parler anglais à la Cambridge et minimisant même le fait qu'il parlait couramment dix langues. En 1979, lors de la signature de la paix entre Israël et l'Égypte, Suzy, sa femme, rend une visite nostalgique aux lieux de son enfance au Caire. Le soir, lorsqu'elle fut reçue par Sadate à dîner, il lui dit : « Je m'attendais à ce que toi et ton mari veniez beaucoup plus tôt. Je l'ai invité plusieurs fois. Elle a répondu : « Je sais, mais Aubrey a préféré attendre que la paix soit signée d'abord. » Abba Eban a été humaniste et libéral tout au long de sa vie. Il possédait un don inhabituel pour l'objectivité, pour les évaluations rationnelles du passé et du présent du peuple juif, et avait une vision du monde jamais atteinte par aucune autre personnalité publique en Israël. Dans les centaines de discours qu'il a prononcés et dans les livres qu'il a écrits, il s'est toujours préoccupé du sort de l'être humain face à l'histoire et a toujours cherché à relier les causes et les effets des événements internationaux de la seconde moitié du XXe siècle. À sa mort, à l'âge de 87 ans, le 17 novembre 2002, le journal anglais The Guardian écrivait dans sa nécrologie : « Honteusement, Abba Eban ne figure pas dans la plupart des dictionnaires biographiques britanniques. Cependant, il fut l'un des plus grands philosophes politiques de son siècle et son influence considérable ne peut être comparée qu'aux succès qu'il a remportés dans la vie. »

Bon Etat

Mise à jour du Samedi 27 Juin 2026. Paiement PayPal immédiat, Mondial Relay pour : France, Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, Italie, Portugal, Luxembourg, Pays-Bas, Pologne (Communiquer votre point ou locker si connu). Une participation supplémentaire peut être demandée pour les colis lourds hors France où les envois compris entre 5 et 25 kg sont dégressifs : 2 à 4 kilogrammes - 7.99 / 5 à 10 kg - 15.99 / 15 - 25 kg - 25.99. Certaines de nos collections (Vian, Céline, Camus (...)) peuvent être expédiées en Franco de port. Pour l'international hors Europe (Suisse, Canada, Japon, Etats-Unis, les frais d'expéditions peuvent varier selon le poids (mise à jour : 1 juin 2026).

Prix : **15,00 €**

Cet article vous est proposé par :

Artlink

librairie@gmail.com

Tél. +33 47 78 70 476

<https://v5.livre-rare-book.net/fr/livres/5472998-15987>